Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 90 (1963)
Heft: 7-8

Artikel: Vaudoisismes savoureux : des morts qui se portent assez bien !
Autor: Nicollier, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-233302

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Des morts qui se portent assez bien !

par Jean Nicollier

En thèse générale, ennemi des impropriétés de termes irréfléchis — le mot buffet *appliqué à toutes les catégories* d'armoires, *alors qu'il s'agit ici d'un meuble réservé à la* vaisselle, *au* linge *— je ressens, en revanche, une tendresse pour les vieux mots du terroir aujourd'hui tombés en discrédit sans que ces excommunications apparaissent constamment légitimes.*

J'ai découvert, par exemple, des appellations et des adjectifs d'une douce saveur dans deux petits ouvrages jaunis. Il s'agit : 1° du *Glossaire vaudois* publié à Lausanne en 1862 (Georges Bridel, éditeur), par P. M. Callet, ancien directeur du « Collège cantonal » ; 2° du *Petit Glossaire veveysan* (1913, Klausfelder), rédigé par un mystérieux « Vibiscus », à qui il n'en faut pas conter, semble-t-il, lorsque les traditions de sa cité son en jeu.

Callet se défend d'avoir composé un dictionnaire des « locutions vicieuses », qualification logique des expressions qu'aucun auteur n'a accueillies et que les ordonnateurs de lexiques bannissent. Il en est autrement des mots vieillis mais qui détiennent un acte d'origine et furent à l'honneur jusqu'aux jours du déclin, auprès non seulement de parleurs, mais de prosateurs et de poètes. De la sorte, *lambiner* (agir ou se déplacer avec lenteur) l'emporte sur *pateter*, dont l'existence fut aussi courte que contestée.

D'autre part, on lit dans le *Tailleur de pierre de Saint-Point*, du grand Lamartine :

« Voilà l'hiver ; ils se chauffent à la lueur du *creusieu* en tillant le chanvre. »

Il s'agit, évidemment, d'une forme locale du *craisu*, mot que le poète n'a pas pris sur lui de substituer au vieux terme désormais usé. Dois-je avouer que je découvre beaucoup de pittoresque à l'adjectif *pouet* (pouette) écarté, désormais, au profit de *laid* et de *laide*. Non que je sois porté à introduire *pouet* dans un morceau de prose écrite. En revanche, *pouet* confère du piquant à une conversation familière entre Vaudois.

Au temps de mon enfance, à Vevey, on désignait couramment par *moneresse* un canal de dérivation de la Veveyse destiné à alimenter un moulin, mot d'observance strictement locale, tout comme *picouline* (un Italien), *ravonnet* (le radis rose) et *queniu* (le gâteau apprêté à domicile).

La *recoupe* est de la farine teintée qu'on tire du son remis au moulin ; dit aussi *remolon*, que le lexique Callet repousse noblement. Il se montre tout aussi

sévère à l'égard de *ça ne vaut pas pipette*, façon de s'exprimer, à mon avis, acceptable = ça ne vaut pas une petite pipe. Parce que le linguiste français Bescherelle l'y incite, il se montre en revanche bon prince à l'égard de *pisse-chien*, nom vulgaire d'un agaric. Même indulgence à l'égard de *se regrigner* (faire des façons) : « L'eau est froide ; je me *regrigne* avant d'y entrer. »

Vibiscus, lui, ménage grand accueil à *radocher* (attraper au vol), une *quincorne* (un hanneton), *Rempatter* (marcher sur une ordure) lui paraît éloquent, et *rebener* aussi (heurter du pied un obstacle), tout de même que *faire soulette* (offrir la courte échelle à quelqu'un).

Callet ne voit pas de motif plausible à la suppression du mot familier régional *émotchat* (coup asséné dans la figure d'un adversaire). La langue verte en a tiré peut-être le *amocher* si fort en honneur dans le monde des querelleurs. *Croquignole* doit être rétabli dans son sens de faible *chiquenaude* ; le mot ne saurait s'appliquer à l'amande contenue par les *croquemolles*.

Selon Vibiscus, *crottu* désigne un entêté. Quant à Callet, il fait état des *Crotus*, c'est-à-dire des êtres marqués de la petite vérole. De nos jours, la *panne* est l'arrêt, par avarie, d'un moteur. Un *panné* est un homme sans ressources. Mais au temps du professeur Callet, *panner* était l'acte d'essuyer un meuble (à l'aide d'une *panne* ou fragment d'étoffe).

Allez savoir pourquoi *faviole* était le synonyme d'un haricot ; pourquoi *falbala* s'écrivait *farbala*, et pourquoi encore *tâtillon* était délaissé au profit de *génet*.

Les aventures et les métamorphoses de la langue française sont inérarrables.

La dernière fée !...

Madame Lina était femme de lessive. Trois jours par semaine, elle frottait à la fontaine pour les gros ménages du village. Le reste du temps, elle besognait à la maison, raccommodait les habits des domestiques des environs, ou bien s'en allait au bois ramasser des pives et des branches mortes, et, suivant la saison, cueillir les champignons qu'elle vendait à l'auberge.

Elle vivait en « location », comme on dit. Le deuxième tabouret, à la cuisine, était pour le chat. La chambre avait son nécessaire, mais dans un angle une place était vide, jamais madame Lina n'y aurait placé une chaise ou le guéridon qui lui servait de table.

Quand venait le soir, la cinquantenaire sortait de son armoire trois boîtes qui sonnaient clair les sous qu'elles contenaient. La première s'appelait *l'ordinaire* ; bien sûr, c'était pour le lait, le pain, un rien de sucre, du café... La deuxième était baptisée *les risques* : pharmacie, médecin, tisanes ; mais la troisième, qui se nommait *Réserve*, celle-là avait son histoire, en rapport avec la place vide, là-bas, à l'angle de la chambre.

Il faut dire que madame Lina avait fait, dès longtemps déjà, un projet : mettre à la fenêtre de sa chambre des rideaux de nylon bordés d'un picot et terminés par de grands plis baigneuse. Cela existait, elle en avait vu, et remplaceraient ceux de guipure dix fois reprisés et jaunis à l'usage.

Puis elle rêvait d'un lampadaire à tige en torsade, quelque chose de cossu. Vous comprenez le pourquoi de la place vide dans la chambre.